Chez les Panet

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Chez les Panet / Michel Langlois
Nom : Langlois, Michel, 1938- , auteur
Langlois, Michel, 1938- | Au-delà du rêve
Description : Sommaire incomplet : tome 1. Au-delà du rêve
Identifiants : Canadiana 20230067255 | ISBN 9782897838959 (vol. 1)
Classification : LCC PS8573.A58123 C44 2023 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MICHEL LANGLOIS

Chez les Panet

★ *Au-delà du rêve*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

La vie avant tout

1. *Le destin en marche,* 2020
2. *En pleine action*, 2020
3. *La vérité sans compromis*, 2021
4. *Par monts et par vaux*, 2021

Le temps de le lire

1. *Une vie bien fragile*, 2017
2. *Une vie nouvelle*, 2017
3. *Les années fastes*, 2018
4. *La force du destin*, 2018
5. *Une vie débordante,* 2018

La force de vivre

1. *Les rêves d'Edmond et Émilie*, 2009, 2012, 2017
2. *Les combats de Nicolas et Bernadette,* 2010, 2012, 2017
3. *Le défi de Manuel*, 2010, 2012, 2017
4. *Le courage d'Élisabeth*, 2011, 2012, 2017

Ce pays de rêve

1. *Les surprises du destin*, 2011
2. *La déchirure*, 2012
3. *Le retour*, 2012
4. *Le mouton noir*, 2013

Les gardiens de la lumière

1. *Maîtres chez soi*, 2013
2. *Entre des mains étrangères*, 2014
3. *Au fil des jours*, 2014
4. *Le paradis sur terre*, 2015

Il était une fois à Montréal

1. *Notre union*, 2015
2. *Nos combats*, 2016

Il était une fois à Québec

1. *D'un siècle à l'autre*, 2016
2. *Au gré du temps*, 2016

Un p'tit gars d'autrefois

1. *L'apprentissage*, 2011
2. *Le pensionnat*, 2012

PREMIÈRE PARTIE

Le pays neuf

1

Ils étaient en attente de ce moment depuis près de deux semaines. Les vents contraires avaient retardé leur départ, les contraignant à demeurer à quai. Mais maintenant, les voiles gonflées, le vaisseau du roi, *Le Rubis*, commandé par le marquis et capitaine de La Saussaye, quittait le port de La Rochelle pour la Nouvelle-France. Il avait à son bord pas moins de cinquante-cinq passagers, dont monseigneur François-Louis Pourroy de Lauberivière, nouvel évêque de Québec, un nombre considérable de soldats et cent cinquante membres d'équipage. On était le vendredi 10 juin 1740. Le soldat Jean-Claude Panet se trouvait sur le pont supérieur en compagnie de son ami Pierre Pichon. Il regardait s'éloigner les deux tours du port. Il poussa un soupir de soulagement.

— Il n'est pas trop tôt, observa-t-il. Je commençais à me sentir comme un lion en cage dans ce port de mer.

Son ami, un géant qui le dépassait de plus d'une tête, acquiesça.

— Nous ne sommes pas faits pour être arrêtés et retenus pendant des jours.

Jean-Claude approuva, mais non sans faire remarquer :

— Tu as entièrement raison, mais rien n'empêche que nous voilà de nouveau prisonniers de ce vaisseau pour au moins un mois, sinon plus.

— J'ai bien hâte de voir cette Nouvelle-France qu'on nous a tant vantée !

— Moi de même. Mais ce n'est pas demain la veille, à ce que je sache. Puissions-nous avoir une belle traversée !

Le vaisseau filait bon train. Déjà la rade du port disparaissait comme si la ville entière s'enfonçait dans la mer. Les deux soldats se préparaient à ce voyage depuis quelques mois. Ils avaient appris qu'on les affectait à Québec pour au moins un ou deux ans. Quand Jean-Claude avait communiqué la nouvelle à son père, ce dernier, à sa façon, s'était montré très compréhensif.

— Tu as choisi ce métier, c'est parfait, mais ne te plains pas de te faire donner des ordres et de n'être jamais maître de ton destin. Si tu avais suivi mes conseils, tu n'en serais pas là.

— Il n'y a rien qui dit que je m'incrusterai là-bas et que j'y ferai ma vie.

— Ça, mon fils, seul Dieu le sait ! Tout ce que je souhaite, c'est que tu ne regrettes pas ton choix et que la vie te soit bonne dans ce pays sauvage et lointain.

Après un congé de quelques jours chez ses parents à Paris, Jean-Claude avait gagné La Rochelle avec armes et bagages. Et voilà qu'enfin il voguait vers sa nouvelle vie.

Au dîner, invité à la table du capitaine, une connaissance de son père, il eut le plaisir de causer un peu avec lui et un jésuite, le père Canot, qui lui fit l'insigne honneur de le présenter à monseigneur de Lauberivière. À vingt-neuf ans, ce jeune prêtre devenait le cinquième évêque de Québec. Jean-Claude lui demanda s'il trouvait difficile d'aller commencer son ministère aussi loin de la France.

— Il s'agit de la Nouvelle-France. Le paysage y est sans doute très différent d'ici, mais les gens qui y habitent sont d'aussi bons chrétiens que nous. Nous n'avons qu'à nous louer de leur conduite. Je crois bien que je me plairai autant là-bas que dans une de nos villes de province. Québec est une petite ville prospère, me dit-on. On n'y manque à peu près de rien. D'ailleurs, j'ai été bien conseillé par des confrères qui y étaient et j'apporte avec moi ce qui risquait de me manquer là-bas, ne serait-ce que quelques semaines ou quelques mois.

— Vous avez donc pris des précautions.

— En effet, pour tout vous dire, j'ai à bord de ce navire, une malle de cuir, une grande armoire, cinq petits matelas de laine, une cinquantaine de volumes, six chaises, six fauteuils de canne, quatre tables de bois de pin uni, de quoi bien meubler mon évêché.

— Vous allez comme nous sans doute souffrir du changement de nourriture.

L'évêque hocha la tête, et un sourire aux lèvres laissa entendre :

— Pour pallier ça, souffrez que je vous avoue, comme vous le dites si bien, que j'ai pris quelques précautions.

— Vraiment ?

— J'ai apporté quelques jambons de Bologne, des pots de prunes et de cerises, et même du foie gras d'Alsace, et comme de bonne, deux tonneaux de bon vin.

— Du vin de messe, je suppose ?

— Non pas, du Bordeaux pour mes invités et moi. Je ne manquerai pas d'en faire venir de France au besoin l'an prochain. Vous savez que je suis né à Grenoble, qui n'est pas si éloigné de la Gironde pour que nous ne fassions pas honneur à leur vin.

Pour le dîner à bord du *Rubis*, Jean-Claude, qui mangeait à la table du capitaine et des dignitaires, eut droit à du pâté de foie gras d'Alsace. Il en déduisit que monseigneur l'évêque avait sans doute fait valoir un peu ses goûts pour ce premier repas en mer. Il savait fort bien que, tout au long du voyage, ce ne serait pas le cas et que le jambon serait à l'honneur, tout comme le poisson et les biscuits de mer.

Puis les jours à bord se suivirent, tous pareils aux précédents. Les vents soufflaient dans la bonne direction et, à part quelques petits accidents parmi les membres de l'équipage, tout se déroula comme on le souhaitait le mieux pour toute traversée. Aux repas, la conversation finissait toujours par aboutir au même sujet. Sans doute parce qu'on n'avait pas eu à en subir, il était amplement question de tempêtes lorsque les vagues se font plus hautes que des maisons et que le vent souffle avec rage et sans répit pendant des jours.

Fort heureusement, on approchait des côtes de Terre-Neuve et on avait été épargné par dame Nature, si bien qu'on pourrait se vanter d'avoir été à bord du *Rubis* au moment d'une traversée record de l'Atlantique. Moins d'un mois après leur départ de La Rochelle, un beau matin, ils entendirent un gabier crier : « Terre en vue ! » et peu de temps après, longeant les côtes de Terre-Neuve, leur vaisseau entra sans encombre dans le golfe Saint-Laurent.

— Nous avons eu une traversée merveilleuse pour cette période de l'année, se réjouit le capitaine de La Saussaye.

Parce que les flots s'étaient montrés dociles, ils eurent droit à une célébration pour souligner l'exploit. Précisément, le bon vin coula à flots et Jean-Claude ne manqua pas d'y faire honneur.

2

Mais voilà qu'à Québec, on se mit à s'inquiéter de ne pas voir paraître *Le Rubis*. D'autres navires de moins fort tonnage y étaient arrivés sans peine. Normalement, le vaisseau du roi aurait dû mouiller devant Québec depuis quelques semaines puisque, selon les capitaines des navires déjà en rade, on ne pouvait pas souhaiter de meilleures conditions pour une traversée et *Le Rubis* avait quitté La Rochelle depuis près de deux mois.

Que se passait-il avec ce navire ? Ce sont quelques membres d'équipage qui, les premiers, se plaignirent de souffrir d'une fièvre mystérieuse. M. de La Saussaye fit progresser son vaisseau dans le fleuve. *Le Rubis* étant un navire du port d'au moins six cents tonneaux, il ne fallait pas risquer de l'échouer sur une batture quelconque. Le capitaine le fit lentement remonter le fleuve, en longeant les côtes. Il eût désiré aller plus vite qu'il n'eût pas pu le faire. Tout dépendait des vents et, pour leur malheur, ils étaient contraires.

Le Rubis avançait lentement, pour rester dégradé quelque part pendant deux ou trois jours, faute de vent. Pendant ce temps, par dizaines et vingtaines, les matelots étaient soudainement atteints d'une fièvre qui leur enlevait tous leurs moyens, les empêchant de participer aux manœuvres. Analysant la situation de plus près, M. de La Saussaye réunit dans sa cabine l'évêque et les principaux dignitaires à bord, afin d'obtenir leur avis pour la suite du voyage.

— Vous êtes témoins de la situation comme moi, commenta-t-il. Nos matelots tombent comme des mouches, et j'entends même dire que maintenant des passagers sont également atteints de cette mystérieuse fièvre.

— Tout à fait, confirmèrent monseigneur l'évêque et les ecclésiastiques de sa suite. Les hommes sont terrassés par cette fièvre et, vous avez pu le constater comme nous, nous commençons à dénombrer des morts. Il vaudrait sans doute mieux s'arrêter quelque part à l'abri et soigner adéquatement nos malades.

— À mon avis, intervint le jésuite Canot, le mal augmente de jour en jour. Mieux vaut nous rapprocher le plus possible de Québec.

— Tout à fait, mais tout près de la moitié de l'équipage souffre de cette maladie et nous allons bientôt manquer de bras pour les manœuvres, intervint le pilote. Des officiers sont contraints de donner un coup de main.

S'adressant au maître chirurgien Boneto, le capitaine demanda :

— Pensez-vous venir à bout de cette maladie ?

— C'est une fièvre terrible, vous savez. Elle est accompagnée de puissants transports du cerveau et d'éruptions, en plus d'être contagieuse. Toutefois, il ne faut pas désespérer, puisqu'il y a plus d'un mois que nous en sommes atteints et pas plus d'une quinzaine de personnes en sont mortes.

— Toutefois, précisa le père Canot, à mon avis, il y a plus de cent personnes à bord qui en souffrent. Il est grand temps que nous ayons du secours.

— D'autant plus que le navire n'avance pratiquement plus, fit remarquer Jean-Claude Panet. Je suis bien placé pour le savoir, on en est réduit à avoir recours aux bras des soldats dont je suis pour les manœuvres.

— Dans ce cas, conclut le capitaine, nous allons jeter l'ancre au Pot à l'Eau-de-Vie qui est en vue et j'expédierai quelqu'un par voie terrestre jusqu'à Québec réclamer du secours.

Ce fut la consternation à Québec quand M. de La Porte arriva de Kamouraska avec en main une lettre du capitaine de La Saussaye, faisant état de la situation.

Au souper suivant, monsieur l'intendant Hocquart vit qu'étaient présents à table tous les décideurs et personnages importants de Québec. Il avait besoin de leurs conseils éclairés.

— M. de La Porte m'a remis une lettre venant du capitaine de La Saussaye du navire du roi *Le Rubis*. Il paraît qu'il y a au moins cent soixante malades à bord du vaisseau. Il se propose de se servir des barques pour en expédier un bon nombre à Québec. Il demande d'envoyer cinquante des meilleurs matelots pour aider à la manœuvre de son navire, afin de gagner le port au plus tôt.

— Il ne faut surtout pas qu'ils nous transmettent leur maladie, fit vivement remarquer le Dr Mongeau. Je propose…

Sa réflexion tomba dans le vide parce qu'en l'interrompant, un des ecclésiastiques présents s'écria :

— Notre nouvel évêque est à bord de ce vaisseau. Il faut absolument faire quelque chose pour le tirer de là !

— J'y vois, assura l'intendant. Nous allons expédier des barques pour ramener tous ces gens à Québec et les hospitaliser.

Pendant ce temps du côté de Rivière-du-Loup, dès l'arrivée des matelots de Québec au début du mois d'août, Jean-Claude Panet, tout comme son ami Pierre Pichon, fut bien soulagé de ne plus être appelé à manœuvrer voiles, palans et cabestans afin de faire progresser le vaisseau.

Au premier bon vent, le navire gagna lentement le milieu du fleuve et mit les voiles vers Québec. Jean-Claude appréhendait d'être à son tour victime de cette fièvre. Il se louait d'avoir pu partager une cabine à bord. Dans l'entrepont étaient entassées pas moins de quatre cents personnes, passagers, soldats et membres d'équipage, qui, dans cet étroit espace, dormaient sur des paillasses et dans des hamacs accrochés les uns à côté des autres dans une puanteur sans nom, où l'air se faisait aussi rare que de l'or et où la fièvre ne cessait de sévir.

Jean-Claude apprit que, dès leur arrivée à l'Île aux Coudres, il serait possible de descendre du navire et de se faire conduire en barque à Québec. C'était ce que s'apprêtaient à faire monseigneur de Lauberivière et son escorte. Personne d'entre eux ne souffrait de cette fièvre, ce qui augurait bien pour la suite. Quand Jean-Claude voulut faire part de cette nouvelle à son ami Pierre, il le trouva couché et fiévreux. Il s'empressa d'en aviser le chirurgien Pommier qui, après l'avoir examiné, le prévint.

— Ton ami a beau être de forte stature, il ne s'en tirera pas. Il ne passera pas la nuit et sa dépouille viendra s'ajouter à la vingtaine de cette journée.

Jean-Claude alla veiller son ami. Le chirurgien ne s'était pas trompé. Peu après minuit, Pierre Pichon rendait l'âme. Sa mort concourut au départ de Jean-Claude, qui ramassa ses effets et descendit du *Rubis* en sautant dans la première barque qui s'approcha du navire. Il tira de son gousset tout ce qu'il lui restait de sa solde et se fit conduire sans tarder directement à Québec. Il pensait bien être victime à son tour de cette fièvre maudite, mais il n'en fut rien, si bien qu'arrivé à Québec, il se dirigea droit vers la caserne militaire la plus proche et y demanda asile. Voyant qu'il descendait tout juste du *Rubis,* on le mit aussitôt en quarantaine.

Quelque temps plus tard, le commandant de la caserne lui apprit la mort du nouvel évêque.

— Comment cela, je sais qu'il était en parfaite santé tout comme moi quand il est descendu du navire pour se faire conduire à Québec ?

— En effet, il est arrivé lundi soir, le 8 août. Tout Québec l'attendait. J'étais de garde et je n'ai pas pu le voir. Aussi, je me suis repris le lendemain. Comme il recevait des visiteurs, je m'y suis rendu. Le mercredi, l'intendant le reçut à dîner et il alla ensuite avec des séminaristes à la maison de campagne à Saint-Michel, avant de souper avec le gouverneur Charles de Beauharnois. Fiévreux le lendemain, il dut s'aliter et, une semaine plus tard, il mourait.

— J'ai peine à croire, commenta Jean-Claude, que j'ai pu échapper à cette maladie.

— Les autorités ont fait le décompte des morts. À peu près tous ceux qui ont été hospitalisés à l'Hôtel-Dieu y sont passés. Il y a environ vingt-cinq soldats qui ont succombé, sans compter une soixantaine de membres de l'équipage, huit mousses du navire, sept canonniers et vingt-six passagers. Mais ce n'est pas ça qui est le pire.

— Il y a quelque chose de pire ?

— En effet. Pas moins de vingt-sept chirurgiens et infirmiers, tant du navire que de la ville, y ont jusqu'à présent laissé leur peau, de même que seize des matelots qui sont venus aider à ramener le vaisseau à Québec.

— Ouf ! s'écria Jean-Claude. Je l'ai échappé belle.

3

En quarantaine depuis son arrivée à Québec, Jean-Claude n'avait pas eu le temps de découvrir la ville. C'est avec un immense soulagement qu'il put enfin sortir de son enfermement pour prendre l'air et se familiariser avec son nouveau milieu. Il se sentait comme un oiseau libéré de sa cage, qui a tout à voir et tout à apprendre. Dès qu'il eut mis le pied dehors, il poussa un long soupir, heureux d'être toujours vivant et de pouvoir enfin réaliser le rêve qui l'avait conduit jusqu'à Québec, où il comptait s'acclimater et peut-être même y faire sa vie.

Il se mit à arpenter les lieux avec l'idée de parcourir chaque coin de la cité. Il n'était pas arrivé dans ce Nouveau Monde au péril de sa vie sans tâcher de tout connaître de son nouveau milieu. Il commença sa tournée par la haute-ville, où il désirait d'abord voir le château Saint-Louis, la résidence du gouverneur général, M. Beauharnois.

L'air était bon. Un léger vent d'ouest allégeait l'atmosphère chargée d'humidité. Quelques nuages couraient dans le ciel, faisant tantôt de l'ombre sur la ville que le soleil s'efforçait aussitôt de chasser en éclaboussant de ses rayons les façades des maisons.

Jean-Claude marchait d'un pas déterminé en réfléchissant à tout ce qu'il venait de vivre, tout en soupirant d'aise d'être encore de ce

monde, après avoir vu succomber tant de ceux qu'il avait croisés ou auxquels il avait parlé durant la traversée, se demandant pourquoi la providence l'avait épargné.

Il fut étonné de tout ce qu'il apercevait de cette ville bâtie sur un cap dominant le fleuve Saint-Laurent, cap baptisé « aux diamants » parce qu'y brillaient des cristaux de quartz qu'on avait pensé autrefois être cette pierre précieuse. Dès qu'il fut au sommet de la côte de la Montagne qui y menait, il s'arrêta près de la résidence du gouverneur pour reprendre son souffle, car depuis qu'il était parti de la basse-ville, il n'avait pas cessé de monter à grands pas cette pente passablement abrupte.

Habitué à voir de vastes résidences à Paris, il trouva assez modeste ce palais de deux étages fait de pierre et s'étendant en deux ailes du nord au sud. L'entrée du côté ouest donnait sur une cour fermée par un mur et par des maisons. Tout le long de la façade du côté est, une galerie d'environ douze pieds, fermée par une balustrade en fer, dominait le fleuve en y offrant une vue superbe sur ce majestueux cours d'eau, de même que sur toute la basse-ville. Il fut enchanté de ce qu'il voyait. Il aimait les grands espaces et se trouvait bien servi.

Voulant embrasser tout ce qui l'entourait, il jeta un regard vers l'est où, tout près, non loin de l'évêché qu'il avait aperçu sur sa droite en montant, s'élevait la cathédrale surmontée à l'ouest d'un clocher rond divisé en deux, qui abritait quelques cloches.

Il remarqua tout de suite que Québec ne manquait pas d'églises, car à l'ouest du Palais de l'intendant s'élevait le monastère des Récollets, et l'église qui s'y trouvait avec son clocher pointu et élancé avait fière allure. Non loin, plus au nord, il apercevait l'imposant édifice du collège des Jésuites, quatre fois plus grand que la résidence du gouverneur et qui possédait également son église.

Il marcha dans la direction de la cathédrale, passa devant sans y pénétrer et s'arrêta pour admirer au nord-est l'édifice du Séminaire avec sa vaste cour, son jardin et sa chapelle. Il s'approcha, entra dans le jardin que des fleurs embaumaient. Il remonta un sentier menant sur la falaise, d'où la vue se perdait à l'infini sur le fleuve ; émerveillé, il demeura là un long moment.

Il revint sur ses pas vers le Palais de l'intendant. Devant l'immensité de ce qui l'entourait, et songeant à tout ce qu'il venait de vivre, il soupira : « Comme on ne pèse pas gros dans la main de Dieu ! » L'aboiement d'un chien derrière lui le fit sursauter.

— Macbeth ! Ici ! lança une voix sèche.

Jean-Claude s'était retourné vivement. Le chien qui s'était lancé vers lui trottinait maintenant, queue entre les pattes, vers son maître.

— Excusez ce malheureux incident, mon cher monsieur. C'est un animal impétueux, mais heureusement obéissant.

— Il n'y a pas de faute !

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et pourtant il n'y a pas beaucoup de citoyens de cette ville qui me sont inconnus.

— Ça s'explique on ne peut plus facilement. Je n'y suis pas depuis longtemps.

— Vous êtes ?

— Jean-Claude Panet, soldat de Sa Majesté. Pour lors en rémission d'une quarantaine.

— Laissez-moi deviner ! Vous êtes venu à bord du *Rubis*, je suppose ?

— En effet. Je suis un des heureux passagers de ce navire qui a évité la mort.

— C'est sans doute que la vie avait encore besoin de vous.

— Tout cela ne me dit pas qui vous êtes…

— C'est juste ! Je me nomme Pierre Trottier-Desauniers, un des marchands de cette ville qui ce soir a décidé, comme vous, tout en promenant son chien, de profiter du grand air pour faire basculer derrière lui les soucis d'une journée qui les a multipliés.

— Est-ce indiscret de savoir quelle sorte de marchand vous êtes ?

— Ah ! Vous savez. Je suis marchand d'un peu de tout, des produits de la pêche jusqu'à la colle de poisson et de fournitures de toutes sortes. J'avais jadis un magasin à la basse-ville, rue du Cul-de-Sac, et j'y vendais à peu près tout ce qui peut se vendre.

— Vraiment ? Il est possible de faire venir ici des marchandises d'un peu partout dans le monde ?

— Bien sûr ! Jugez-en par ce que je vais vous énumérer.

Il s'arrêta un moment pour songer à ce qu'il allait énoncer. Il avait sans doute eu souvent l'occasion de faire de telles énumérations, car c'est sans hésiter qu'il dénombra :

— Je vendais des gants de Niort, des taffetas d'Angleterre, du cadix d'Aignan, des prunes de Brignoles, des vins de Provence et de Fouignan, sans compter de la toile de Beaufort, de Saint-Jean, de Morlette, de Tulle et de Rouen, de l'étamine de Xaintes et de Naples, du crépon d'Alençon, du fil de Hollande, du Poitou et d'Espinay, des bas de Saint-Maixent et, tenez-vous bien, des gants du Siam pour femme.

— Ouf ! s'écria Jean-Claude, vous avez une mémoire phénoménale !

— Je n'ai guère de mérite, vous savez. Un bon marchand doit se souvenir d'un peu tout ce qu'il vend et pouvoir en parler à profusion.

— Et vous vous êtes départi de votre magasin ?

— Eh oui ! Je l'ai vendu à Étienne Charest, le seigneur de Lauzon, cette immense et belle seigneurie qui s'étend d'est en ouest vis-à-vis de Québec et que nous apercevons devant nous sur l'autre rive du fleuve. Le pauvre n'en a guère profité. Il est mort à peine quelque temps plus tard et ce sont ses fils Étienne et Joseph, les nouveaux seigneurs du lieu, qui en ont hérité. C'est toutefois Étienne qui gère maintenant la bonne marche du magasin. Son frère Joseph est capitaine de vaisseau et passe plus de temps en mer qu'à Québec.

— Je présume que vous êtes toujours marchand ?

— Plus que jamais ! Mais pour le moment, c'est la construction navale qui occupe ma vie.

— Il se construit des navires ici à Québec ?

— Bien sûr, et depuis longtemps. Vous n'êtes sans doute pas encore allé du côté de la rivière Saint-Charles. Au fait, si jamais le cœur vous en dit, venez m'y voir, je me ferai un plaisir de vous faire visiter en entier les chantiers.

— Où pourrais-je vous joindre ?

— Informez-vous au premier passant. Tout le monde me connaît. Vous n'aurez qu'à parler du marchand Desauniers, on saura bien vous dire où je suis.

— Je n'y manquerai pas, assura Jean-Claude.

Il allait poursuivre son chemin, quand il se ravisa et demanda :

— Vous pouvez me dire où mène ce chemin ?

— Au Mont-Carmel, et plus particulièrement au moulin. C'est le plus haut point de la ville et la vue y est incroyable.

— Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, affirma Jean-Claude en lui serrant la main. Vous me reverrez bientôt.

Suivi de son chien, M. Desauniers le quitta en empruntant un sentier qui menait plus bas. Jean-Claude monta au moulin dont on avait immobilisé les ailes. Comme l'avait laissé entendre son interlocuteur, c'était l'endroit idéal pour observer ce qui se déroulait sur le fleuve et également tout au loin à l'ouest, vers les Laurentides, où le soleil déclinait dans un bain de sang. Jean-Claude ne put retenir son admiration. Il s'écria : « Quel beau pays tout de même ! » Sur le fleuve, un voilier se hâtait vers Québec, avant la noirceur. Jean-Claude en fit autant et redescendit à sa caserne.